[Messent]
FRC 3. 24124.1
Case
FRC
22407

LA MORT
DE
M. LE PRÉSIDENT
DUPATY.

THE NEWBERRY
LIBRARY

JE n'avois fait ce petit ouvrage que pour ſoulager ma douleur, & l'avois gardé dans mon porte-feuille. J'oſe le publier maintenant que la mort de ce vertueux Magiſtrat eſt plus que jamais un malheur public. Les bons Citoyens qui gémiſſent ſur les calamités de l'Etat, ne verront pas, ſans doute, avec indifférence, le funèbre hommage que je rends à ſa mémoire. Plus d'une fois, liſant cet écrit, ils diront en verſant des larmes, que n'eſt-il parmi nous cet homme d'une vertu antique, qui ſut triompher de la tyrannie, de l'iniquité! Que n'eſt-il aſſis parmi nos Légiſlateurs! il repandroit ſur toute la France une lumière ſalutaire, & il

y fairoit renaître le bonheur..... Mais il n'eſt plus ! .... Il ne nous reſte qu'à baigner de pleurs le tombeau ſous lequel il repoſe !

LA MORT
DE M. LE PRÉSIDENT DUPATY.
ÉLÉGIE.
PAR M. MESSENT.

QUELLE nuit triſte & profonde ! La nature eſt en deuil : elle a perdu ſon plus bel ornement, le plus vertueux des hommes.

Il n'eſt plus. . . . Jamais nous ne le reverrons. . . . Inutilement nous deſirerons encore ſes aimables entretiens. . . . C'en eſt fait, il nous eſt enlevé pour jamais. . . . Pour jamais ! Penſée terrible ! abyme où je me perds !

Ses écrits ſont tout ce qui nous reſte de lui ! Conſervons ces précieux monumens : puiſſent-ils nous apprendre à remplir nos devoirs, en nous montrant à quelle ſublime grandeur la vertu peut élever un mortel !

Hélas ! tout me retrace l'affreux moment ! Sans ceſſe je vois autour de moi des voiles funèbres, un cercueil, un tombeau ; & autour de ce tombeau des hommes, des femmes, des enfans, des vieillards à genoux, les mains jointes, le viſage pâle, les yeux attachés à la terre . . . .

voilà les infortunés qu'il combla de bienfaits ! Ils voudroient parler, vains efforts : eh ! que diroient-ils ? ils pleurent.

Les Riches corrompus, dans leur ſenſibilité pareſſeuſe & ſtérile, ne ſavent donner que de l'or. Il donnoit à la fois ſon or, ſes plaiſirs, ſon repos. La ſociété, ſa famille, les muſes, ſa gloire n'avoient plus de charmes à ſes yeux, dès qu'il voyoit ſouffrir, & qu'il avoit l'eſpoir de ſoulager. Soutien conſtant du pauvre & de l'innocent perſécuté, ils pouvoient l'aborder ſans crainte, tous les jours, à tout moment ; ſon cœur leur étoit toujours ouvert, comme un temple de Juſtice & de conſolation.

Mépriſable Envie, ſi tu pouvois élever ici ta voix infernale, & traiter de faux enthouſiaſme, de ſentimens exagérés, ces purs hommages, ces épanchemens d'une ame déſolée, écoute les regrets univerſels : pénètres dans les réduits obſcurs de l'indigence, où ſes ſoins délicats & diſcrets alloient chaque jour ſécher tant de larmes, & porter les douceurs de la commiſération : entends les gémiſſemens dont ils retentiſſent : regardes ces trois Victimes, qu'au prix de pluſieurs années de travaux & de veille, il a rendues à la vie, & ſur-tout à l'honneur. Vois encore le touchant *Siégler* (1), dont il s'occu-

(1) Il y a quelques années, ſept Allemands ont été

poit de terminer l'exil & les tourmens, & qui n'a plus d'eſpérance. Eh bien, qu'as-tu maintenant à répondre ? Va, ceſſe tes vaines & odieuſes clameurs.

Mort injuſte & barbare ! tu laiſſes dans le monde des millions de ſcélérats, & tu enlèves à une famille ſi vertueuſe celui qui faiſoit ſon bonheur ! Que de liens chéris la cruelle a briſés du même coup ! Elle le voit à table entre ſa femme, ſes enfans, ſes amis : il ſe repoſe de pluſieurs journées laborieuſes, conſacrées à la défenſe de nouveaux Opprimés (1) : il ſe rejouit au milieu de tout ce qu'il aime, & dont il eſt ſi tendrement aimé. Hélas ! il ne ſait pas que c'eſt le dernier de ſes plaiſirs ! L'im-

---

condamnés par le Parlement de Metz, ſur la ſeule dépoſition des Plaignans, quatre à la roue, & les trois autres aux galères perpétuelles. L'Arrêt a été exécuté. De ces derniers deux ſont morts dans les fers, & le troiſième, nommé Siégler, s'eſt enfui.

Depuis on a arrêté une troupe de bandits qui, entr'autres crimes, ont conſeſſé avoir commis celui dont les ſept Allemands avoient été accuſés.

M. le Préſident Dupaty s'occupoit de prouver l'innocence de ces Infortunés, afin de ſauver le fugitif & de réhabiliter l'honneur des ſept familles.

(1) Outre l'affaire des ſept Allemands, M. Dupaty s'occupoit d'une affaire encore plus affreuſe, encore plus remplie d'iniquité.

pitoyable entre dans ce riant asyle, lance son trait funeste, & le bon père, le bon citoyen, le bon ami, le héros de l'humanité, privé tout-à-coup de ses forces, est couché sur le lit qui doit bientôt lui servir de tombeau.

Cependant le mal caché sous un masque trompeur ne paroît point d'abord effrayant. La peine de voir souffrir celui que nous chérissons est la seule qui nous affecte, & nous espérons que la durée n'en sera pas longue. Vaine chimère ! La fièvre redouble, les symptômes deviennent terribles, les yeux s'égarent, ... le désespoir nous saisit ; immobiles, sans sentiment, prêts d'expirer. . . . . Mais, Dieux ! le calme renaît ! Ah ! nous renaissons aussi ! Hélas ! nos espérances disparoissent encore, puis elles reviennent, puis nous les voyons de nouveau s'évanouir. . . . . Affreuse incertitude ! ainsi la fortune se joue de notre sort : ayant de nous précipiter, elle nous suspend sur l'abyme, nous en retire, nous y replace, nous en fait mesurer vingt fois toute la profondeur.

Enfin il apperçoit le terme de ses souffrances. Dans quelques heures il en sera delivré : mais à quel prix, grand Dieu ! perdre tout ce qui lui est cher, sa vertueuse Compagne, les fruits du plus tendre, du plus constant amour ! . . . . Cependant il supporte tous ces maux avec une hé-

roïque fermeté : il refuſe même de voir ſes enfans, afin de ménager leurs cœurs trop jeunes encore, & d'une ſenſibilité trop vive pour réſiſter au tableau d'un pere expirant.

Mais l'amour paternel qui lui impoſe ce ſacrifice l'en dédommage par une illuſion qui n'eſt pas ſans douceur. Il croit voir ſes aimables enfans ſe tenir tous enſemble par la main & s'approcher de ſon lit, conduits par leur mere. L'impreſſion de leur chagrin eſt plus ou moins forte, plus ou moins prononcée ſelon leurs âges & leurs caractères. Charles ! Eléonore ! vous êtes profondément affectés : il le voit à votre accablement, à votre morne ſilence. Emmanuel, Auguſte, Adrien, plus jeunes, plus novices à la douleur, vous ne pouvez en ſupporter la trop vive atteinte ; elle vous arrache des cris aigus. Et vous, Fanny, Adelle, créatures angéliques, pures images de la candeur & de l'innocence, tendres enfans qui comptez à peine cinq à ſix années, vous pleurez en voyant pleurer.

O le meilleur des peres ! tes yeux, à cette image, ſe rempliſſent de larmes. Avec quelle avidité il regarde ces objets ſi intéreſſans, & qu'il va quitter pour ſi long-tems ! . . . Comme ſes coups-d'œil ſont rapides & multipliés ! Que de choſes ils expriment ! il me ſemble les entendre.

« Mes enfans, nous allons nous ſéparer. . . .

» Quoi ! je ne recevrois plus vos aimables ca-
» reſſes, que chaque matin, à votre lever, vous
» m'apportiez avec une grace ſi touchante, &
» qui me ſoulageoient de mes peines par de ſi
» doux plaiſirs ! . . . Mais ne pleurez pas . . . .
» vous ne perdez rien. . . . . Celle qui vous
» reſte a tant de vertus !

» Vous, mon fils, qui commencez à ſentir le
» prix de la raiſon, ne vous laiſſez point abattre
» par la douleur. Songez aux devoirs que vous
» avez à remplir : les premiers, les plus ſacrés
» de tous, ſont d'aimer votre mere, de lui obéir
» en tout, & d'être pour les malheureux com-
» pâtiſſant & zèlé. L'amour filial commence la
» bonté de l'homme ; l'humanité l'entretient &
» l'achève.

» Et toi auſſi, ma chère Eléonore, il faut que
» je te quitte ! . . . Aimable & tendre fille, en
» qui je voyois ſe développer chaque jour mille
» graces & mille perfections, en qui je trouvois
» les dons les plus rares de la nature, eſprit, dou-
» ceur, ſenſibilité, cœur aimant & bon, tout ce
» qui fait aimer, tout ce qui peut charmer l'a-
» mour d'un pere. . . . Toi, ma fille, que j'ido-
» latrois . . . . je vais te perdre ! . . . . ».

Le ſpectre de la mort s'approche & l'empêche de continuer ſes derniers épanchemens. Hélas ! ſon cœur eſt déchiré ! Cependant rappellant tout

ſon courage, il préſente une main, & de l'autre, qu'il étend ſur ce hideux objet, il s'efforce de le cacher à ſes enfans, auxquels il jette un dernier regard, dernier trait de bonté paternelle. Ah! dit-il à la mort, *encore un moment!* .... Prière inutile; le coup funeſte eſt porté: ... il n'eſt plus.

VERS

prononcés devant M. le Préſident DUPATY, *& devant les trois Infortunés dont il avoit pris la défenſe, à ſon retour de Rouen, où il avoit enfin obtenu l'Arrêt qui les déclaroit innocens.*

Par M. l'Abbé D....

O MUSES! Déités frivoles!
Qu'un vain peuple d'adorateurs,
Proſterné devant vos idoles,
Implore d'utiles faveurs.
Je veux, dans mon heureux délire,
Emouvoir l'ame des mortels,
Sans emprunter l'antique lyre
Suſpendue à vos froids autels.
Humanité! vertu ſublime,
Divinité des Malheureux,
C'eſt ta voix ſeule qui m'anime;
Mais ta voix eſt celle des Dieux.
L'innocence n'eſt plus captive;

Ses fers odieux ſont rompus.
Devant la vérité tardive
Les méchans tombent confondus.
Comment donc s'eſt-elle échappée
Du ſein de la profonde nuit,
Où la tenoit enveloppée
Le Menſonge qui la pourſuit?
Quelle main tendre & généreuſe,
Par ſa brûlante activité,
A briſé cette trame affreuſe,
Ouvrage de l'iniquité?
Un Dieu, ſans doute, un Dieu propice
A, dans une ſainte fureur,
Soufflé ſur la noire malice
Du lâche calomniateur.
Après tant de triſtes journées,
Vous recouvrez enfin vos droits,
O Victimes infortunées
Et des hommes & de nos loix!
Ne craignez plus leur barbarie;
Dupaty ferme le tombeau;
Et de votre mourante vie,
Rallume le pâle flambeau.
Du trépas l'image ſanglante
N'errera plus devant vos yeux.
Sans craindre une mort flétriſſante,
Vous pourrez être vertueux.
Allez mettre fin aux alarmes

De vos femmes, de vos enfans;
Allez, & confondez vos larmes
Dans de tendres embraſſemens.
De cette ſcène attendriſſante
Conſervez un doux ſouvenir :
Que votre main reconnoiſſante
L'apprenne aux ſiècles à venir.
Mais quel trophée emblématique
Sera chargé de cet honneur ?
En vain le marbre magnifique
Etale ſa riche ſplendeur :
Qu'il ſoit le froid dépoſitaire
Des forfaits, du nom odieux
De ce conquérant ſanguinaire,
Ennemi de l'homme & des Dieux.
Vous, près de votre toit tranquille,
Vous planterez un jeune ormeau :
Un monument ſimple & facile
Pour le vrai Sage eſt le plus beau.
Vous lui donnerez le nom même
De votre illuſtre Défenſeur :
Ce modeſte & touchant emblême
Eſt un prix digne de ſon cœur.
C'eſt-là, que tous les jours de fête,
Vous raſſemblerez vos enfans,
Pour élever leur ame honnête
A de vertueux ſentimens.
Vous leur peindrez la calomnie

Avec d'effrayantes couleurs. . . . .
Hélas ! elle a ſur votre vie
Répandu toutes ſes noirceurs.
Mais pour ranimer leur courage,
Que ce Monſtre impur a glacé,
Vous leur ferez lire l'ouvrage
Du Héros qui l'a terraſſé.
Vous leur rappellerez ſes veilles,
Ses efforts, ſes ſoins généreux.....
Oh ! combien de rares merveilles
Vous pourrez offrir à leurs yeux !
O tems ! que ta faulx meurtrière
Reſpecte l'arbre de leurs vœux !
Puiſſe ſon ombre hoſpitalière
Protéger leurs derniers neveux !
D'un peuple innocent & paiſible
Il fixera l'attention.
Quel voyageur, même inſenſible,
Le verra ſans émotion !
C'eſt ainſi que, vivante hiſtoire,
De leurs mœurs, & de leur bonheur,
Il conſacrera la mémoire
Du bienfait & du Bienfaiteur.

De l'Imprimerie de N. H.ᵉ Nyon, rue Mignon, 1789.